

Le long de la route qui les menait de l'extrémité du département du Nord, aux limites des départements de l'Aisne et des Ardennes, Borouille leur dit :

—Les fonds commencent à baisser. Il va falloir donner des représentations dans les villages. Vous m'aidez ou je vous plaque là.

—Nous t'aiderons, dit Charlot. Mais je ne sais pas trop ce que nous pourrions faire.

—Je t'apprendrai à jongler avec des boules. Tu dois être adroit ?

—Très adroit.

—Eh bien, ça te sera facile. En travaillant, tu arriveras même assez vite à jongler avec les couteaux.

—Et Bertine ?

—Bertine nous fera la cuisine.

—Et Criquet ?

—Criquet connaît son affaire. C'est lui qui fait le pitre.

Tu l'aideras dans les premiers temps. Il reçoit très bien les coups de pied et à chaque fois il a une façon de dire : " Pan ! dans les contrevents ! " qui fait pâmer de rire tout le monde. Tu verras. Et plus tard, Papillon aussi nous sera utile. . .

Ils s'arrêtèrent à Saint-Michel, un petit village des Ardennes, dans les environs de Rocroi. Ils louèrent une grange. Le tambour du village annonça une représentation extraordinaire. Borouille acheta des chandelles, balaya la grange. On attendit. Mais il faisait mauvais temps. Les paysans ne se dérangèrent pas. A peine quelques gamins. La recette fut maigre : douze sous.

Le lendemain matin, les comptes de l'auberge réglés, Borouille réunit la petite troupe :

—Va falloir turbiner dur, les aminches, si nous ne voulons pas nous serrer le ceinturon.

—Mais, dit Charlot, si au lieu de vagabonder, nous demandions de l'ouvrage dans les tréfileries, les forges, les fonderies, que nous rencontrons tout le long du chemin ? . . .

—Personne ne voudrait de nous. D'abord parce que nous ne pourrions jamais avouer d'où nous sortons. . . Ensuite, parce que nous n'avons pas de livret. . . Essayez et vous verrez.

Ils ne pouvaient rester plus longtemps à Saint-Michel, et ils partirent, dès le matin, dans la direction de Rocroi, traversant une contrée rude, déserte, couverte presque partout de bois impénétrables. Il fallut mendier, ce jour-là, pour vivre. Sur le plateau de Rocroi, Charlot entra dans quelques usines pour demander de l'ouvrage. Mais, ainsi que Borouille l'en avait prévenu, la première question qui lui fut posée fut celle-ci :

—Où avez-vous travaillé ? D'où sortez-vous ? Montrez-nous vos papiers ? . . .

Et comme Charlot ne pouvait répondre à ces questions, on les renvoyait. Borouille l'accueillait triomphant.

—Tu vois, on ne travaille pas comme on veut. . . Et pourtant, il faut vivre. . . Nous ne pouvons pas passer notre vie à mendier. . . c'est humiliant. Pour sûr, il n'y a qu'un bon coup qui nous sortirait d'embarras.

Cependant, comme ils cheminaient à travers les montagnes, ils furent employés, le lendemain, par des paysans à extraire de la tourbe. Dur métier qui eut vite fatigué Bertine et Criquet. Borouille et Charlot, seuls, résistèrent.

Ils gagnaient par jour une vingtaine de sous chacun.

Cela leur suffisait à tous les quatre. Le paysan les faisait coucher dans un fournil derrière sa maison. Celle-ci était isolée dans la montagne à cinq ou six kilomètres de tout village.

Au bout de huit jours, Borouille déclara qu'il en avait assez. Il ne remuerait plus cette boue puante. Il n'était pas né pour un travail aussi dégradant. Charlot pouvait continuer. Il ne l'en empêcherait pas. Lui, pendant ce temps-là, se mettrait à rechercher, aux environs, quelque bon coup de fortune qui les remettrait à flot.

Et en effet, pendant les jours suivants, il disparut dès le matin et ne reparut que le soir.

Il parcourait la montagne, examinait le pays, rôdait autour des fermes, des villages, des maisons isolées, des châteaux.

Un soir, le paysan qui les occupait depuis quelques jours leur déclara qu'il n'avait plus besoin de leurs services.

Il les paya.

C'était la dernière nuit qu'ils allaient passer dans le fournil.

Charlot et Bertine étaient bien tristes. Leur belle confiance des premiers jours avait disparu. Et ils se demandaient comment ils feraient pour vivre s'ils continuaient de rencontrer les mêmes obstacles, partout les mêmes refus. Personne n'avait voulu mettre à profit leur bonne volonté ! Personne n'avait voulu croire en leur honnêteté. Ce tourbier, qui les avait un instant accueillis, était aussi misérable qu'eux-mêmes.

Quand Borouille, à son retour d'une nouvelle excursion, apprit qu'on les renvoyait, il se mit à rire.

—Ce n'est pas la peine d'être honnêtes, vous voyez bien. . . On crève de faim. . . Personne ne veut de vous !. . . Tandis que si nous étions riches, nous trouverions des amis en veux-tu en voilà. . . Avec un peu d'argent, on en gagne beaucoup. . . Et alors, si on grinche

d'abord, on peut restituer plus tard, si le cœur vous en dit. . . De cette façon-là, pour ceux qui ont la conscience délicate, il n'y a pas eu grincement. Il n'y a eu qu'un emprunt, n'est-ce pas, Criquet ?

—C'est vrai, ça. Si on restitue, ce n'est plus un vol. Hein, Charlot ? Ce n'est pas ton avis ?

Charlot était sombre. De mauvaises idées germaient dans sa tête, avec la colère de ne pas réussir, d'être repoussé de partout ainsi que Bertine. Est-ce que vraiment il aurait raison, ce Borouille ? Pourquoi le malheur s'acharnait-il sur lui ? Pourquoi, pour lui, pour lui seul, les sinistres souvenirs de la Berlaude chez laquelle il avait tant souffert ? Pourquoi la trop dure vie, chez le pêcheur Michel-Zegger, à Rosendaël ? Pourquoi sa mauvaise chance l'avait-elle poursuivi chez le fermier Poncelet, à la Gorgue ? Pourquoi le chaudronnier Marie-Claude s'était-il montré si impitoyable ? Pourquoi Mabilot, le terrible contremaître, l'avait-il pris en haine ? Et pourquoi, M. Linard, le directeur de l'agence, l'avait-il fait envoyer à la colonie de La Motte, alors qu'il venait de sauver sa petite amie Bertine d'un abominable supplice ? Pourquoi le sombre drame de la forêt de Trélon ? Pourquoi tant de tristesses ?

Et Bertine ?

Elle avait été plus malheureuse encore, si cela était possible. Tous les noms restés dans sa mémoire marquaient pour elle comme autant d'étapes de son infortune : Pascal, le fermier de la Rigolle, chez lequel elle avait été battue par des enfants ; Riquelet, le tisseur de Landrecies qui la laissait presque mourir de faim ; Placide, à Saint-Remy, Placide et son terrible avorton ; Mabilot ! !

Et pourtant, ils étaient innocents tous les deux. Ils n'avaient rien fait pour mériter tant de malheurs, ils n'avaient eu qu'un tort, celui de naître, et, tout de suite, comme si avant leur naissance il y avait en quelque part une réserve d'injustices à répandre sur la terre, ils avaient été malheureux.

Oui, c'était vraiment injuste, et ils se disaient que s'ils se révoltaient, à la fin, on n'aurait pas le droit de leur en faire un reproche.

Ils ne demandaient qu'à rester honnêtes, mais si personne ne les aidait ? S'ils tombaient ? S'ils se laissaient entraîner par l'influence mystérieuse et réelle que Borouille commençait à exercer sur eux ? Par l'exemple de Criquet qui déjà semblait, lui, tout disposé à suivre les conseils de Borouille ? Redoutable problème qui s'agitait dans la tête de Charlot.

Criquet répéta sa question :

—Ce n'est pas ton avis, Charlot ?

Charlot, cependant, se ressaisit un peu :

—Mon avis, dit-il, c'est que si l'on veut restituer le produit de son vol, il vaut bien mieux ne pas voler. . .

—Et toi Bertine, qu'est-ce que tu penses ?

—Moi, je pense toujours comme Charlot, fit-elle.

—Et vous avez tous les deux joliment raison, dit Borouille. J'aimerais mieux ne pas voler, s'il fallait restituer.

Et pour ne pas effrayer Charlot, il se hâta d'ajouter :

—Si j'étais pègre. . . Mais voilà, je suis comme toi, Charlot. J'ai le tort d'être honnête. . . J'ai l'honnêteté dans le sang, moi. . . On ne se refait pas. . .

Il resta silencieux pendant quelques instants. Puis tout à coup, il reprit plus bas :

—Et pour sûr que je suis honnête, car si je ne l'étais pas, je connais un bon coup à faire qui nous tirerait vite de notre embarras et nous rendrait riches. . .

Charlot comprit l'allusion :

—Je ne suis pas un voleur. Garde tes idées pour toi. . .

—C'est dommage. . . un coup à faire. . . des mille et des mille peut-être à gagner. . . sans rien craindre. . . N'y aurait qu'à se baisser, pour prendre avec la main. . .

Puis il se tut avec un regard vers Charlot.

Ils reprirent leur vie vagabonde, à travers les Ardennes. Toutes les tentatives de Bertine et de Charlot pour trouver du travail restaient infructueuses. Ils eussent tout accepté, pourtant, les besognes les plus rudes et les plus répugnantes.

—Vos papiers ? D'où sortez-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous sans ouvrage ?

Alors ils baissaient la tête silencieusement, trop heureux encore, les pauvres petits, lorsqu'ils n'étaient pas menacés de la gendarmerie.

Le printemps approchait, et déjà, certains jours, de chaudes brises parcouraient la campagne, comme pour donner aux bourgeons le signal d'éclorre, à tous les oiseaux le signal de chanter, à tous les êtres de la nature entière le signal de s'aimer.

Papillon était à peu près guéri.

Ils continuaient de mendier ; c'est ainsi qu'ils parcoururent les Ardennes montagneuses, repassèrent un instant dans le Nord, firent un coin de l'Aisne et repartirent dans les Ardennes.

Ils traînaient misérablement leurs guenilles usées ; Borouille seul conservait sa gaieté et sa confiance.

Il semblait surveiller Bertine et Charlot d'un regard jaloux. Cependant, il n'avait rien tenté contre la jeune fille. Il évitait même de lui adresser la parole.